

Les abeilles.

Vous avez publié dans les précédents numéros de votre intéressant journal, un petit travail, dont le sujet n'était autre que les abeilles. Dans ce petit travail, vous nous entreteniez des abeilles en général, telles que nous les trouvons réunies en essaim, et formant ce qu'on appelle les ruches. Vous vous complaisiez à nous initier à leur genre de vie, à nous faire connaître leurs mœurs et leurs habitudes, en même temps que les différentes classes d'abeilles qui composaient une ruche : tels que la reine, les ouvrières et les bourdons ; et les fonctions qui étaient échues en partage, à chacune de ces classes. En effet, pour que l'ordre puisse se maintenir et régner dans cette petite république en miniature, la Providence, qui a inspiré à cette industrieuse ouvrière l'instinct de se réunir en essaim ou petit groupe, pour vivre en société, a dû en même temps, pour ne pas déroger à sa divine sagesse, lui inculquer cet amour de l'ordre et de la subordination qui est comme la base du bien-être et de la prospérité des sociétés et des individus, et le lien naturel, qui consolide les rapports qui doivent attacher les individus à la société. Cet article, quoique fort restreint, a suffi pour piquer notre curiosité et exciter notre admiration pour un être si petit, mais en même temps si intelligent. Cet être, si infime qu'il nous paraissait d'abord, semble nous donner des leçons d'ordre et d'économie domestique, que nous ne retrouvons point chez aucun être, au même degré de perfection ; de plus les qualités si précieuses que nous révèle cet insecte, justifient pleinement l'épithète d'*intelligente abeille*, dont on se plaît à la gratifier, et doivent être pour nous autant de titres pour lui accorder notre attention. En effet, que ne remarque-t-on pas chez l'abeille ? tous ses mouvements et ses évolutions attestent une sagesse et une intelligence qui provoquent notre admiration ; dans cette petite république règne l'ordre le plus parfait ; au moindre mouvement de la reine, toute la ruche s'ébranle, et une activité fébrile succède à un repos momentané, et rendu nécessaire par leurs courses journalières, les impressions se communiquent des supérieures aux inférieures, les unes commandent, les autres obéissent ; et chacune des abeilles exécute avec la plus grande célérité la tâche qui lui est dévolue ; les unes iront au loin recueillir sur les fleurs, venant d'éclorre, cette petite poussière jaune, qu'on nomme le pollen, pour en fabriquer une cire blanche et élastique, avec laquelle elles jetteront les bases de leurs habitations ; celles-ci seront divisées en compartiments ou rayons, qui seront à leur tour divisés en cellules ; et ces dernières seront disposées avec un art et une symétrie capables de défier le talent de l'artiste ; le tout présentant à notre regard étonné des formes bizarres et artistiques, et formant un ensemble parfait ; les autres feront régner à l'intérieur une exacte propreté ; d'autres enfin, iront aspirer le nectar, déposé au fond du calice des fleurs, pour en former une substance douce et délicieuse, qui sera destinée à la subsistance de la petite société, et à l'entretien de la jeune famille qui devra bientôt éclore. Plus tard, le riche comme l'humble paysan se disputent ce trésor.

L'abeille pourvoit à tout, rien ne lui échappe ; tout chez elle, tout est marqué au coin de l'ordre et de la plus stricte économie, l'été elle s'occupera à amasser des trésors, pour faire face aux mauvais jours, qui, sans cela ne manqueraient pas de l'assaillir, pendant la saison rigoureuse de l'hiver ; elle concentrera ses soins à multiplier son espèce, à former de nouvelles familles ou sociétés, dont elle sera le type et le modèle ; enfin tout chez elle semble exciter notre admiration et notre sympathie.

Aujourd'hui, M. le Rédacteur, que le printemps nous arrive avec ses beaux jours, et ses délices ; il me semble qu'un article concernant les soins à donner aux abeilles, ne serait pas hors de propos, et serait bien accueilli par vos lecteurs. Si un article déjà publié dans votre journal a suffi pour inspirer à quelques uns un peu de sympathie pour l'industrieuse ouvrière, plusieurs, et je puis me compter du nombre, ignorent les soins et la délicatesse avec lesquels on devra traiter les abeilles, et quelle serait la méthode la plus rémunérative dans ce genre d'industrie. Voici un fait qui vient à l'appui de mes avancées : c'est que, il y a dix à quinze ans, tous les cultivateurs, dans ma paroisse, possédaient des ruches ; quelques uns même comptaient jus-

qu'à trente et quarante ruches, qui leur donnaient un bénéfice plus ou moins relatif et proportionné aux soins qu'ils leur donnaient ; aujourd'hui toutes ces ruches ont disparu, soit par suite de maladies causées par les intempéries des saisons ou d'autres causes inconnues, et c'est à peine si l'on peut trouver quelques cultivateurs, encore ils sont très rares, qui possèdent des ruches en petit nombre.

Sans doute que l'incurie compte pour beaucoup dans cet état de choses ; mais je crois aussi qu'on n'a pas accordé à ce genre d'exploitation tous les soins requis, pour obtenir un bon résultat, et cela parce qu'on manquait des connaissances nécessaires.

Je lis quelques fois les journaux agricoles ; ils se permettent de temps à autre d'attirer notre attention sur les ruches améliorées de M. Valiquet, de Belœil. On dit que ce monsieur a remporté de beaux succès en cette branche d'industrie ; succès qui lui ont valu des éloges bien mérités sans doute, de la part de personnes judicieuses, et en même temps lui ont procuré de beaux bénéfices. Si ce monsieur n'était pas par trop exclusif, ou égoïste, comme vous voudrez, je crois qu'il rendrait un éminent service à vos abonnés, et en même temps à ses compatriotes.—car la science ne doit point avoir d'ennemis,—en leur communiquant les quelques connaissances, qu'il a acquises en ce genre. Je me permettrais aussi de solliciter toutes autres personnes, qui auraient acquis de l'expérience en apiculture, de traiter cette matière à un point de vue national et rémunérateur et nous vous serions beaucoup reconnaissants. Telles sont les quelques petites observations, que j'ai voulu faire sur un sujet qui mérite notre attention, à plus d'un titre. A présent M. le Rédacteur je crois qu'il serait de votre devoir de nous informer, où nous pourrions nous procurer un bon traité d'apiculture ? Quel serait l'auteur le plus recommandable sous ce rapport ? Quel en serait le prix ?

UN CULTIVATEUR DE ST. JACQUES.

Nous croyons que notre correspondant et tous ceux qui s'intéressent à l'apiculture trouveront des informations tout à fait satisfaisantes en lisant la série d'excellents articles dont nous avons commencé la publication dans notre numéro du mois d'avril et dont l'ensemble promet de former un traité complet sur l'apiculture.

Protection et libre-échange.

*Manufactures de sucre de betteraves.*—Le correspondant parlementaire de la *Gazette de Soiel*, à Ottawa, informe que M. Barnard, le rédacteur du *Journal d'Agriculture*, a été entendu devant le comité d'immigration et de colonisation. "Comme bien on le pense, écrit ce correspondant, M. Barnard s'était armé de pied en cap en fait d'arguments favorables à l'établissement de fabriques de sucre de betteraves au Canada, avait plein son carnet de chiffres et de statistiques et avait même apporté avec lui un énorme échantillon de sucre de betteraves fabriqué en Allemagne, auquel les membres du comité goûtèrent tour-à-tour pour en venir à la conclusion que ce sucre avait toute l'apparence et la saveur du sucre de canne. M. Barnard prétendit qu'on pouvait fabriquer ici du sucre semblable à 5 centins la livre. Après avoir donné en chiffres ronds les diverses quantités produites en France, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Belgique et en Hollande, il donna de longues explications sur les droits ruineux en vogue dans ces pays, prouvant que ceux dont la politique douanière se rapprochait le plus du libre-échange réussissaient le mieux. M. Barnard termina ses remarques en fixant à \$200,000 le coût total d'une fabrique de première classe, réparties comme suit : bâtisses, terrains, etc., \$120,000 ; capital, \$60,000 ; dépenses contingentes, \$20,000.—*Gazette des Campagnes.*

Nous soulignons une phrase qui nous fait dire juste le contraire de ce que nous avons prouvé. En effet, c'est au moyen de la protection—et de la protection seulement—que l'industrie des sucreries de betteraves s'est établie dans tous les pays indiqués. Il est aussi impossible pour une jeune nation de faire réussir cette industrie sans une protection intelligente, qu'il est contre nature de laisser à eux-mêmes et sans protection des enfants naissants.